

Rome Mercredi 16 X^{bre}



Ma bien chère Marguise

1943

Les lettres du Samedi 5 et du Mercredi 9 me sont bien parvenues - celle-ci particulièrement intéressante - j'espère que de votre côté vous aurez reçu les pages que je vous ai adressées, mais dans le tour tour de ces derniers jours la poste n'a marché que par à coups. Cinq numéros du Temps me sont parvenus à la fois - l'un d'eux avec un excellent article de P. - mais jusqu'ici j'attends toujours la Revue des deux mondes que vous avez bien voulu m'envoyer. Merci d'avoir songé à l'écrit.

Vous aurez déjà appris que nous avons eu la joie d'une grève générale. Le geste devenu rituel et celui de participation qui l'attire toutes les bénédictions des deux Internationales sur ceux qui n'ont rien à voir, même de loin, avec les conflits qui le provoquent. Après les cérémonies en l'honneur du Faute cymoto (je vous en parlais dans ma dernière lettre) nous devons avoir ici un grand congrès de fasciste. Les vaillants défenseurs de l'idée nationale sont arrivés au nombre de douze à quinze mille, un jour dans la main et un revolver en poche. Un train qui en amenait cinq cents a stoppé ~~devant~~ par malheur devant un dépôt de locomotives. Comme celles-ci sifflaient avec persistance, ils ont vu là une désapprobation, et défenseurs ardents de leur idéal, ils ont tiré quelques balles dans le dépôt par les fenêtres de leurs wagons. Un ferroviere, dit-on, a été atteint. Sur quoi tous les cheminots ont arrêté

Les trains, puis les Tramvieri, les cochers, les chauffeurs de taxi, les typographes les hautainiers, qui sans le savoir? ont suivi. Les syndicats ont proclamé le sciopero generale jusqu'au moment où tous les fascisti auraient quitté Rome. Mais comment pouvaient-ils partir, puisqu'il n'y avait plus de trains? - En réalité certainement cette grève était préméditée, et elle a été provoquée sous le premier prétexte pour favoriser des intrigues obscures, sous un verbe, qui n'est pas clairement le but: désir de provoquer des collisions sanglantes pour jeter en eau trouble; volonté de jouer un mauvais tour au ministère, de lui prouver qu'il n'est pas au grand jour? tentative d'empêcher toute publicité au tour de congrès des fascisti en réduisant la presse au silence?

Cette condition d'éviter les rues où l'on se batte, l'aspect de la ville sans omnibus, sans taxis, sans tramways, n'était pas dépourvu de charme. Les vieux Romains retrouveraient la ville d'il y a cinquante ans, le peuple s'adapte aisément à toutes les situations unvraiment blâtables: il a vu tant de choses qu'il ne s'étonne de rien. Bisogna contentarsi! Quand la grève a cessé, il était le bon soir, déjà presque l'heure de faire des courses à pied et ce ne pas être de jouer. Seulement il ne fallait pas se trouver aux endroits où les fascisti manifestaient



1944

celle qui avaient le malheur de trop les déranger, ou
ne l'auraient pas assez respectueusement leurs fa-
milles. Il y a eu pas mal de coups de bâton et
parfois de rebottes échangés entre communistes
et fascistes. Tirer est devenu chez d'innombrables soldats
un réflexe. Sous la personne qu'ils visent n'est
pas toujours la seule victime. Au total il y
a eu sept morts et une centaine de blessés. La
troupe et la police ont réussi, en maintenant
les fascistes en ville et les rouges dans les jou-
bourg, à empêcher une mêlée générale, qui
aurait fini par un massacre. On finit le qua-
trème jour on a réussi à renvoyer les Congres-
sistes des Fasci dans leurs provinces et tout est
redevenu à peu près normal, c'est à dire allant
comme d'habitude. — Mais beaucoup de gens, qui
ne s'en doutaient pas, se sont tout à coup aper-
çus du danger, qui offre une association de trois
cent mille énergumènes nationalistes en face
des énergumènes communistes. Dans un autre
pays une pareille situation conduirait fata-
lement à la guerre civile. Mais ici les régions
et les communes ont une vie encore si distincte
que les efforts des deux armées opposées se dis-
persent en flèches de sans et de cochers. Il

n'y a pas de jour où les presse ne registre
quelque rencontre sanglante au nord comme
au sud de la péninsule. Mais on s'habitue à
tout et de vieilles traditions nationales per-
mettent à l'Italie de supporter sans trop en
souffrir l'existence de ces héritiers des ~~antiques~~
associations d'autrefois, qui se faisaient jus-
sice elles mêmes lorsque l'Etat était impuissant.
Mais lorsqu'on laisse se créer une mafia
il est bien difficile de la faire disparaître.

Le bois qui au lieu de l'humidité chaude
ou nous baignons vous avez à Paris un froid
assez vif. J'espère qu'en vous emmitoufflant
sous vos fourrures vous pourrez continuer à
faire vos promenades, mais prenez garde aux
coups de vent.

Dans une quinzaine de jours je serai
à Paris, où je passerai quarante huit
heures avant de me rendre en Hollande et où
je reviendrai vers le milieu de Décembre. J'au-
rai ainsi la joie de pouvoir aller vous voir
avec vous.

Mes souvenirs aux deux beaux frères que
vous avez maintenant auprès de vous et
 mille choses affectueuses de tout coeur
François Rimon